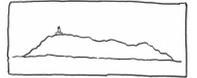


L'île des anamorphoses

seconde version de Laurent Demoulin

Depuis plusieurs semaines, j'avais, de temps à autre, le sentiment d'être suivi. Il ne s'agissait pas d'une certitude, mais d'une impression vague, molle, flottante comme un drapeau à peine gonflé par un vent tiède et hésitant. Un jour, tandis que je marchais sur le trottoir, j'interrompis ma course en voyant l'un de mes lacets dénoués et je m'agenouillai aussitôt afin de le rattacher – je ne supporte en effet pas la moindre négligence dans ma tenue. Il est difficile de se retourner en position accroupie, mais j'entendis nettement des pas s'arrêter brusquement dans mon dos – des pas vif, qui correspondaient, dans mon esprit, à ceux d'un homme, sans doute d'un homme assez jeune. Mais je ne vis aucun badaud me dépasser en me contournant. Après m'être redressé, je jetai un œil derrière moi. Personne ne s'était immobilisé sur le trottoir : où était passée l'homme dont j'avais cru entendre la course suspendue ? Dans les jours qui suivirent, à plusieurs reprises, je fis subitement volte-face lors de mes déplacements, comme quelqu'un qui se rend compte qu'il a oublié son portefeuille, son téléphone portable ou un dossier important et se décide à faire demi-tour. J'avoue que, la plupart du temps, ce fut en pure perte, mais il m'arriva de surprendre une silhouette qui obliquait avec empressement et se précipitait vers une rue perpendiculaire ou une porte cochère. Ma perception à cet égard n'était cependant pas tout à fait nette et j'y prêtais d'autant moins foi que j'avais appris depuis longtemps à me méfier de ma propre imagination.

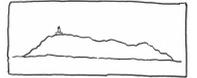
Toujours est-il que, ce jour-là, je m'étais rendu, selon mon habitude, à la Taverne Borroméenne, pour y déjeuner en solitaire, sans quitter un instant les pensées qui m'habitaient confusément. À la fin du repas, comme si elle ne pouvait pas demeurer plus longtemps inactive, ma main droite saisit la cuillère qui gisait sur la table, seule, abandonnée, loin de ma fourchette laissée en travers au milieu de mon assiette. Le restaurant, très animé quand j'y avais pénétré, était à présent presque désert : aucune forme humaine n'y attirait plus mes regards – qui se posèrent dès lors sur le dos de ma cuillère. Celle-ci était à peine bombée et elle brillait dans cette salle où régnait une pauvre pénombre : mon visage s'y réfléchit alors, étrangement déformé. Comme par jeu, je la fis pivoter sur elle-même, si bien que l'anamorphose changea de nature : mes traits, au lieu d'y être tordus, s'y trouvaient soudain plus réguliers. Mon nez, tortueux



depuis l'enfance, s'y redressait ; mes lèvres s'amincissaient harmonieusement ; mes sourcils, qu'un accident avait désolidarisés, retrouvaient la même ligne. Et mon regard gagnait en profondeur tout en s'assombrissant.

À qui ressemblais-je ainsi transfiguré ? me demandai-je, fasciné par ce reflet flatteur que je contemplais fixement. À mon père ? Il avait été indéniablement plus bel homme que moi – en tout cas jusqu'au moment où l'alcool avait couperosé son visage. Mais ses yeux étaient beaucoup plus clairs. À Jean-Louis, mon fils ? Mon fils... ou plutôt mon « fils apocryphe », comme j'avais l'habitude de me dire quand, par mégarde, il m'arrivait de songer à lui : je ne l'avais ni éduqué, ni reconnu et n'avais vu de lui que cette unique photographie, envoyée par sa mère alors qu'il avait quinze ans... Sa mère, qu'en moi-même je n'évoquais qu'au moyen de l'initiale de son nom de famille : **B**. Je l'avais aimée, brièvement, mais intensément, avant qu'elle ne disparaisse dans un pays lointain sans me laisser la moindre chance de retrouver sa trace. Aussi m'étais-je déclaré *in petto* : « Que cette femme se réduise à un beau grand B sonore et anonyme ! » Mais non, ce n'était pas à Jean-Louis que ressemblait mon anamorphose. Dans la courbure de ma cuillère, je le compris enfin, c'est **Franz Luis Kafka** qui échangeait avec moi un regard profond, à la fois lointain et complice, un regard dévoré par l'angoisse – Franz L. Kafka, l'écrivain obscur au sujet duquel j'étais en train de rédiger une thèse d'agrégation.

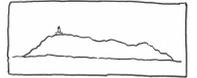
Cela faisait six ans déjà que je consacrais l'essentiel de mon temps et de mes neurones à Kafka. Plusieurs problèmes intéressants se posaient à son sujet. Celui du choix de la langue d'écriture n'était pas le moins important : pourquoi cet écrivain pragois, dont la langue maternelle était l'allemand et qui, à l'époque de l'empire austro-hongrois, avait étudié dans un collège germanophone, avait-il tenu à écrire dans une variété dialectale très rare du tchèque, le **borgésien** ? Cet idiome, aujourd'hui totalement disparu, n'avait jamais été parlé que dans un seul quartier de Prague, au nord de la ville, et il ne subsistait alors que dans une seule rue. En outre, il présentait une particularité peu pratique : sa conjugaison ne comptait que deux personnes, la première et la seconde. En effet, cette langue ne comprenait nullement de troisième personne. Parler d'autrui n'y était permis qu'en empruntant un détour qui consistait le plus souvent à envisager l'autre à travers soi. Le recours à la deuxième personne pour évoquer un tiers était également possible, mais cette solution présentait davantage de risques : elle se traduisait parfois par de fâcheux malentendus. Il en résultait une tendance accrue à



l'altruisme, à la compassion et à la générosité, la langue poussant chacun à s'identifier à autrui. Médire équivalait toujours, en borgésien, à procéder à son autocritique. Peut-être cette particularité unique explique-t-elle, d'un point de vue sémiotico-darwinien, la disparition de cet idiome : ses locuteurs n'étaient sans doute pas assez armés pour le *struggle for life* linguistique.

Quoi qu'il en soit, ce choix suicidaire, à cause duquel un écrivain hors pair était privé de lecteur, devait se justifier d'une manière ou d'une autre. Il s'agissait probablement d'une stratégie. Mais pour résoudre quel problème au juste ?

Mes patientes recherches m'avaient permis de mettre la main sur une partie de la correspondance qu'avait échangée, en allemand cette fois, mon écrivain avec ses pairs, notamment avec un certain Johannes Halloween, qui comptait parmi ses amis les plus fidèles. Kafka y faisait souvent allusion à un texte – conte, nouvelle ou roman, cela restait à établir – auquel il avait travaillé durant de longues années, qu'il ne cessait de réécrire, en borgésien d'abord, puis dans un autre dialecte tchèque, puis dans une langue qu'il ne parlait guère : le français. Ce texte portait un titre différent selon les lettres qui l'évoquaient. *L'Île des métaphores*, d'abord, puis *L'Île des métamorphoses* et, enfin, *L'Île des anamorphoses*. D'après ce que j'ai pu déduire de propos épistolaires qui, visiblement, prolongeaient des conversations effacées par le silence recouvrant les volantes paroles du passé, il y était question d'un jeune entomologiste spécialiste de l'anamorphose de certains insectes. Car, je l'appris bientôt, c'est sous ce terme que l'on désigne l'augmentation du nombre de segments qui s'observe chez certaines espèces à la sortie de l'œuf. À force d'étudier une catégorie précise de scarabées, le héros en venait petit à petit à se prendre pour un gros arthropode, voire, selon les versions, à procéder à une véritable métamorphose et à se transformer en insecte. Il se glissait alors sous le lit et y rencontrait son double, mais plus âgé que lui : il était face à un autre lui-même ayant atteint l'âge vénérable de son grand-père et son avenir lui était ainsi dévoilé. Ou alors, grâce à ses yeux d'insecte, en considérant le moindre objet, il apercevait soudain le monde entier, sous tous ses angles, intégralement, et dans chacun de ses détails, profitant d'une immobilité temporelle paradoxale. À moins que, au contraire, selon une autre version, perturbé par sa nouvelle vision de scarabée d'or, le réel sous ses yeux ne se trouve étrangement anamorphosé : il avait beau parcourir le château comme un arpenteur, il se perdait dans l'immense bibliothèque, qui, bien qu'il la connût depuis l'enfance, lui semblait à présent infinie, circulaire, babélienne et



paradoxe. Ou encore, ayant retrouvé sa forme humaine, il récrivait à la lettre, et sans pourtant l'avoir sous les yeux, un ancien traité d'entomologie rédigé par un aristocrate espagnol du début du XVI^e siècle. Enfin, un autre passage du texte le montrait désireux d'écrire une longue lettre à son père avant de quitter l'Autriche pour se rendre en Argentine, mais il ne parvenait pas à être satisfait de sa première phrase, en raison d'une métaphore qui lui semblait à la fois nécessaire et inadéquate.

Je sortis enfin du restaurant et décidai de regagner mon bureau en empruntant le chemin le plus long, afin de goûter au mieux à la douceur de l'air. C'est ainsi que je me mis à longer le fleuve. Mes concitoyens trouvent en général que le quai principal, retracé de façon rectiligne au début du siècle dernier, est rigide, sinistre, froid. Quant à moi, l'uniformité de cette ligne droite me rassure, mais, puisque nous sommes peu nombreux à partager ce plaisir géométrique, le quai n'est guère fréquenté d'ordinaire. Cet après-midi, il était même franchement désert au moment où je m'y engageai. Mais, après quelques minutes, j'entendis un pas dans mon dos. Je me retournai aussitôt : à une dizaine de mètres de moi, un jeune homme interrompit brusquement sa marche et, d'une façon qui ne me parut pas naturelle, s'accouda au parapet, comme pour admirer le cours lent et imperturbable du fleuve traversant la ville. Je le considérai un instant, en prenant garde de ne pas m'attarder moi-même : il était grand, mince, vêtu d'un long *trench-coat*. Son allure me rappela vaguement quelqu'un.

Je repris ma route en pressant le pas et traversai un pont, le Pont aux Anges, qui enjambe gracieusement le fleuve. Quand je me retournai à nouveau, je n'aperçus plus personne sur mes talons. Tout à fait rassuré, je pénétrai, quelques minutes plus tard, dans mon bureau, humant cette odeur particulière de travail humain, de papiers chargés de mots et de ratures, d'ordinateur tiède et fidèle.

Après avoir tombé la veste, j'avisai le courrier qui s'était accumulé sur ma table depuis plusieurs jours. Je m'emparai de l'enveloppe la plus épaisse... Elle contenait une courte lettre manuscrite et plusieurs pages de texte dactylographié à la machine à écrire.

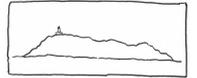
« *Cher Monsieur,*

Ceci devrait vous intéresser...

Bien à vous

J. L. B. »

Au sommet du dactylogramme, je lus le titre *L'Île des anamorphoses. Extraits*, par Franz L. Kafka.



Je déposai alors les feuillets, les mains tremblantes, allumai mon ordinateur, pris le temps de vérifier qu'aucun message électronique ne m'attendait, jetai un œil au reste du courrier postal, entamai la lecture d'une lettre administrative dont je ne parvins guère à comprendre les termes, la laissai en plan. Je saisis à nouveau le dactylogramme et le parcourus d'abord en diagonale. De toute évidence, ce récit ne correspondait que peu à la description que je m'en étais fait grâce à la correspondance échangée entre Kafka et Halloween. Nul entomologiste. Nul insecte. Pas de château ni de bibliothèque. Point de double plus âgé. Aucun livre réécrit. Aucune lettre au père. Encore moins de voyage en Argentine. Le récit semblait se dérouler durant l'Antiquité grecque... Franz L. Kafka aurait-il donné le même titre à plusieurs textes concurrents ?

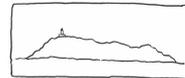
Après m'être rendu au secrétariat de la Faculté pour m'assurer que personne n'allait me déranger dans les minutes à venir, je m'installai à mon bureau et j'entrepris enfin la lecture de *L'Île des anamorphoses*.

Depuis combien de temps mon étrange compagnon de voyage et moi dérivons-nous sur des eaux inconnues, loin des cartes et des courants habituels ? Je sens que mon bateau est aussi fatigué que mon corps. Arriverons-nous jamais à bon port ? Les indications de cet étrange voyageur sont précises et nous avons toujours rencontré les sites annoncés, mais il ne me fait jamais part que des étapes, des îles intermédiaires par lesquelles nous passons, jamais de la destination finale. Après avoir quitté le Pirée, j'ai bien cru que nous nous étions perdus. Mais la première terre que nous avons croisée correspondait à ses descriptions. Nous n'avons d'ailleurs pas accosté : mon bateau est entré dans une grotte pour remonter un fleuve souterrain. « C'est le **Styx** », a alors affirmé l'homme.

Comment parvient-il à reconnaître les lieux, lui qui a perdu la vue ? Les aveugles, m'a-t-il expliqué, apprennent à développer leurs autres sens. D'accord, mais tout de même... Sont-ce les bruits ou les odeurs qui le guident ? Ou seulement sa prodigieuse mémoire ?

Quel étrange voyageur : c'est la première fois qu'il m'est donné de voir, de mes propres yeux, un homme à la peau noire. Je savais que cela existait, mais la rencontre a tout de même frappé mon imagination. Comment se fait-il que ce voyageur venu d'au-delà des mers parle aussi bien le grec ? Qu'il le parle et que, de surcroît, il l'écrive, puisqu'il est, paraît-il, aède ? Il ne correspond d'ailleurs guère à l'image que l'on se fait généralement des poètes ou des aèdes : non seulement, il est aveugle, mais, en outre, il est puissamment musclé. Malgré son grand âge et ses cheveux blanchis, il est toujours robuste et costaud.

Une autre énigme concerne son nom. Au port, avant d'embarquer, j'ai entendu les uns le désigner sous le nom étrange de « **Pseudo-Homère** ». D'autres m'ont parlé de **Jorge-Luis**



Bomère. D'autres encore de **Joseph Conramère.** Enfin, même si je n'en suis pas certain, je me demande si ce n'est pas également de lui dont parlaient des marins à une table voisine de la mienne quand il évoquaient un certain Ulysse L-

Je dus interrompre ma lecture : la page suivante était manquante. À moins que ce ne furent plusieurs feuillets qui fissent défaut. Le suivant en ma possession s'ouvrait en tout cas au milieu d'une phrase :

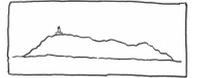
se jette alors dans un autre fleuve : « le **Congo** », me dit le voyageur. « Nous allons bientôt arriver à destination », précise-t-il. Les berges présentent à mon regard une végétation telle que je n'en ai jamais vue. Incroyablement verte. Incroyablement grasse. Serrée, dense, impénétrable, effrayante. Je n'ai plus vraiment envie d'accoster. Bientôt, devant nous, le fleuve Congo se divise en deux larges bras, entre lesquels se présente une vaste étendue de terre. Décrire celle-ci me paraît tout à fait impossible : on dirait un tourbillon immobile, une tempête de sable et d'eau fixée dans le marbre, un fouillis spiralé : de minces ruisseaux y forment des cercles qui m'ont paru d'abord concentriques et qui ne le sont pas du tout ; des dunes semblent s'encaster au hasard les unes dans les autres ; la végétation, pauvre, grise, contraste avec la luxuriance des berges autour de nous ; l'ensemble ressemble à un escalier qui monte tout en descendant, à un nœud gordien inextricable, ou à une bande de Moebius trilobée.

– Voici notre destination, m'annonce le voyageur. C'est le territoire qu'habitait jadis un invincible guerrier du nom d'Achille-Franz Kurtz – ou Achille-Joseph Konrad, je ne sais plus. En raison de sa morphologie particulière, cet îlot au milieu du fleuve Congo a été baptisé « L'île des anamorphoses ».

– Allons-nous y aborder ? Je ne parviens pas à comprendre les informations que me donnent mes propres yeux. Vous qui avez perdu les vôtres, peut-être vous y retrouvez-vous mieux que moi ? Pourriez-vous me guider ?

– En vérité, dit l'homme, je ne suis pas devenu aveugle : mes yeux se sont simplement retournés sur eux-mêmes. Je suis voyant autant que vous, mais je ne vois que l'intérieur de mon propre crâne plongé dans l'obscurité. Ainsi puis-je lire mes pensées comme on devine une silhouette à travers le brouillard. Or, ce repli sur moi-même m'a incité à écrire à la première personne mes deux chefs-d'œuvre, *L'Iliade* et *L'Odysée*, rédigés, si vous voulez, d'un point de vue égotiste, autistique, comme si Ulysse L. ou Achille-Joseph K. s'exprimaient eux-mêmes dans le texte.

– Tout cela est bien beau, Seigneur, dis-je, mais vous ne répondez pas à ma question. Il faut agir : le courant est de plus en plus violent. Ne le sentez-vous pas sous vos pieds ? J'ai peur



que notre embarcation ne se brise d'un instant à l'autre. Comment dois-je procéder ? Faut-il aborder ?

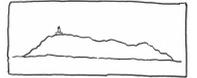
— J'ai pris une grave décision, poursuit le voyageur : réécrire mes deux épopées à la **troisième personne**. Oui, à la troisième personne, vous avez bien entendu : je veux inventer la troisième personne en littérature ! Afin de mener à bien ma folle entreprise, j'ai besoin de retrouver un semblant de regard. Pour sortir de moi-même, du point de vue solipsiste que m'impose la cécité. Seul l'espace spéculaire et optique de l'île des anamorphoses est de nature à m'extraire de ma nuit.

À ce moment précis, je sens mon bateau aspiré par

Le dactylogramme se terminait ainsi, brusquement, par le mot « par ». Je déposai le dernier feuillet sur mon bureau. Ce récit, parcellaire, abracadabrant, inachevé, et de médiocre facture, non seulement n'avait rien à voir avec les informations glanées patiemment, au cours de mes années de recherche, dans la correspondance de mon auteur, mais il me paraissait, pour le moins, d'attribution douteuse. Là où ce texte aurait dû relancer mon travail, il ne faisait que me compliquer la tâche. Fallait-il seulement faire mention dans mon étude de ce qui n'était, sans aucun doute, qu'une mystification ? Qu'un texte apocryphe ?

La tête me tournait quelque peu. Je me levai, fis quelques pas jusqu'à la fenêtre, que je ne puis qu'à peine entrouvrir en raison des livres qui s'entassaient devant ses châssis. Dehors, mon regard courut jusqu'au parc voisin : un arbre y avait été coupé la semaine précédente, je ne m'en étais pas encore aperçu.

Parfois, me dis-je, la vérité naît du mensonge. L'imitation, déformée par un miroir concave ou convexe, comme mon visage sur ma cuillère durant mon repas, s'anamorphose alors en réalité. Je songeais à la dernière lettre envoyée par Kafka à Halloween : mon écrivain y évoquait son échec littéraire et son désir de brûler tous ses écrits. « Je n'ai nullement atteint mon but », se plaignait-il. Mais quel était ce but ? Quel était au juste son projet ? La fable grossière que je venais de lire me donnait peut-être, par hasard, grâce à une espèce de retour spiralé de la vérité, une nouvelle piste à cet égard. Kafka notait souvent : « Je voudrais être le premier écrivain à... » et il ne finissait pas sa phrase. Comme l'aède du conte apocryphe, ne voulait-il pas dire : « à écrire à la troisième personne » ? Aussi, comme des centaines d'autres auteurs avaient réussi cet exploit avant lui, avait-il eu recours à une langue ne connaissant pas celle-ci, de sorte qu'il lui fallait l'inventer. Il aurait été le premier écrivain de tous les temps à



écrire au moyen d'une personne que ne concevait pas l'idiome dans lequel il s'exprimait. Comme si Hugo, Proust, Beckett ou Toussaint avaient écrit à la **quatrième** personne en français... Ainsi, Franz L. Kafka aurait repoussé les limites de la littérature même.

Il fallait que je réfléchisse posément à cette nouvelle hypothèse.

Mais, alors que je cherchais à stabiliser les idées qui tournaient trop rapidement dans mon esprit, voilà que l'on frappait à ma porte. J'avais pourtant demandé expressément de ne pas être dérangé ! Et, comble du comble, la porte s'ouvrit sans même que je ne me fusse exclamé « Entrez ! » Qui osait ?

Un homme grand et mince, portant un *trench-coat*, apparut dans l'embrasure. Je reconnus immédiatement la silhouette de la personne qui marchait derrière moi sur le quai tout à l'heure. Je tressaillis : cet inconnu, dont les traits ne m'étaient pas tout à fait étrangers, n'était autre – yeux noirs brûlés d'angoisse, pommettes saillantes, menton aigu – que Franz L. Kafka, revenu du pays des morts pour me rendre visite !

– Qui êtes-vous ? m'écriai-je en reprenant mes esprits.

– Les initiales de mon nom vous donneront déjà une indication à ce sujet, répondit-il :
J. L. B.

– Qui vous a permis d'entrer ici ?

– Je suis entré en raison du droit immémorial et universel qui autorise les fils à connaître leur père.